Michel Houellebecq

Configuration du dernier rivage

Flammarion

Configuration du dernier rivage

de

Michel Houellebecq

Au temps des premiers acacias
Un soleil froid, presque livide
Éclairait faiblement Madrid
Lorsque ma vie se dissocia.

Configuration du dernier rivage est composé d’une centaine de poèmes, recueillis en cinq parties.

Portrait : collection particulière de l’auteur

Romancier, essayiste, poète lu dans le monde entier, Michel Houellebecq a reçu le prix Goncourt pour son dernier roman, La carte et le territoire, en 2010.

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante exemplaires sur vélin pur chiffon des papeteries Malmenayde, numérotés de 1 à 40.

L'étendue grise

Par la mort du plus pur
Toute joie est invalidée
La poitrine est comme évidée,
Et l'œil en tout connaît l'obscur.

Il faut quelques secondes
Pour effacer un monde.

Disparue la croyance
Qui permet d'édifier
D'être et de sanctifier,
Nous habitons l'absence.

Puis la vue disparaît
Des êtres les plus proches.

Je n'ai plus d'intérieur,
De passion, de chaleur ;
Bientôt je me résume
À mon propre volume.

Vient toujours un moment où l'on rationalise,
Vient toujours un matin au futur aboli
Le chemin se résume à une étendue grise
Sans saveur et sans joie, calmement démolie.

L'arc aboli de tristesse élancée
Dans une lutte imperceptible, ultime
Se raffermit conjointement, minime ;
Les dés sont à demi lancés.

L'épuisement central d'une nuit sans étoiles
Adornée de néant
(L'oubli compatissant a déposé son voile
Sur les choses et les gens).

L'élément bizarre
Dispersé dans l'eau
Réveille la mémoire,
Remonte au cerveau
Comme un vin bulgare.

Dans le matin, chaste et tranquille,
L'espoir suspendu sur la ville
Hésite à rejoindre les hommes.

(Une certaine qualité de joie
Au milieu de la nuit
Est précieuse.)

Mon ancienne obsession et ma ferveur nouvelle,
Vous frémissez en moi pour un nouveau désir
Paradoxal, léger comme un lointain sourire
Et cependant profond comme l'ombre essentielle.

(L'espace entre les peaux
Quand il peut se réduire
Ouvre un monde aussi beau
Qu'un grand éclat de rire.)

Un champ d'intensité constante
Balaie les particules humaines
La nuit s'installe, indifférente ;
La tristesse envahit la plaine.

Où retrouver le jeu naïf ?
Où et comment ? Que faut-il vivre ?
Et à quoi bon écrire des livres
Dans le désert inattentif ?

Les serpents rampent sous le sable
(Toujours en direction du Nord)
Rien dans la vie n'est réparable,
Rien ne subsiste après la mort.

Chaque hiver a son exigence
Et chaque nuit sa rédemption
Et chaque âge du monde, chaque âge a sa souffrance,
S'inscrit dans la génération.

Ainsi, générations souffrantes,
Tassées comme des puces d'eau
Essaient de compter pour zéro
Les capteurs de la vie absente

Et toutes échouent, sans trop de drame,
La nuit va bien recouvrir tout
Et l'épuisement monogame
D'un corps enfoncé dans la boue.

Absences de durée limitée

I.

Dresser un bilan de la journée d'hier me demande un réel courage, tant j'ai peur en écrivant de mettre au jour des choses peut-être terribles qui feraient mieux de rester au vague dans mon cerveau.

J'ai envie de faire n'importe quoi pour me sortir ne serait-ce que quelques heures de ce trou où j'étouffe.

Mon cerveau est entièrement imprégné de ses vapeurs cruelles, fer de lampe et basses besognes sous le clignotement incertain d'un signal d'alarme.
Tout le reste est bien fade comparé à ce jeu de mort.

Devant le paysage blanc je me sens abstrait, fils vidés de la tête, yeux mous et clignotants comme des phares de sirène.

Le 18 : j'ai franchi un nouveau palier de l'horreur. Je n'ai qu'une hâte, c'est de quitter tous ces gens. Vivre autant que possible en dehors des autres.

II.

Maintenant je souffre toute la journée, doucement, légèrement, mais avec quelques horribles pointes qui s'enfoncent dans le cœur, imprévisibles et inévitables, un instant je me tords de souffrance, et puis je reviens en claquant des dents à la douleur normale.

La sensation d'un arrachement d'organe si j'arrête d'écrire. Je mériterais l'abattoir.

Victoire ! Je pleure comme un petit enfant ! Les larmes coulent ! Elles coulent ! …

J'ai connu vers onze heures quelques minutes de bonne entente avec la nature.

Des lunettes noires dans un bouquet d'herbe.

Emmailloté de bandes, devant un yaourt, dans une centrale sidérurgique.

J'attends que la douleur passe en tamponnant à la Betadine Scrub.

On jette un dé, milord Snake, il suffit de jeter un dé.

III.

Et la suite. Rien de très intéressant. Que pourrais-je dire qui ne me soit personnel ?

Comme sur le clavier de mon intelligence les équations de Maxwell reviennent en variations inutiles, je décide de rallumer une cigarette.

Ce soir, j'ai décidé de passer à trois comprimés d'Halcion. L'évolution est sans doute inéluctable.

Dans un sens, il est plutôt agaçant de constater que je conserve la faculté d'espérer.

Loin du bonheur

Loin du bonheur.

Être dans un état qui s'apparente au désespoir, sans pouvoir cependant y accéder.

Une vie à la fois compliquée et sans intérêt.

Non relié au monde.

Paysages inutiles du silence.

Un amour. Un seul. Violent et définitif. Brisé.

Le monde est désenchanté.

Tout ce qui a la nature de l'apparition, cela a la nature de la cessation. Oui. Et alors ? Je l'ai aimée. Je l'aime. Dès la première seconde cet amour était parfait, complet. On ne peut pas vraiment dire que l'amour apparaisse ; plutôt, il se manifeste. Si l'on croit à la réincarnation, le phénomène devient explicable. Joie de retrouver quelqu'un qu'on a déjà rencontré, qu'on a toujours rencontré, à jamais, dans une infinité d'incarnations antérieures.

Si l'on n'y croit pas, c'est un mystère.

Je ne crois pas à la réincarnation. Ou, plutôt, je ne veux pas le savoir.

Perdre l'amour, c'est aussi se perdre soi-même. La personnalité s'efface. On n'a même plus envie, on n'envisage même plus d'avoir une personnalité. On n'est plus, au sens strict, qu'une souffrance.

C'est également, selon des modalités différentes, perdre le monde. Le lien se casse tout de suite, dès les premières secondes. L'univers est d'abord étranger. Puis, peu à peu, il devient hostile. Lui aussi est souffrance. Il n'y a plus que souffrance.

Et on espère toujours.

La connaissance n'apporte pas la souffrance. Elle en serait bien incapable. Elle est, exactement, insignifiante.

Pour les mêmes raisons, elle ne peut apporter le bonheur.

Tout ce qu'elle peut apporter, c'est un certain soulagement. Et ce soulagement, d'abord très faible, devient peu à peu nul.

En conclusion, je n'ai pu découvrir aucune raison de rechercher la connaissance.

Impossibilité soudaine - et apparemment définitive - de s'intéresser à une quelconque question politique.

Tout ce qui n'est pas purement affectif devient insignifiant. Adieux à la raison. Plus de tête. Plus qu'un cœur.

L'amour, les autres.

La sentimentalité améliore l'homme, même quand elle est malheureuse. Mais, dans ce dernier cas, elle l'améliore en le tuant.

Il existe des amours parfaits, accomplis, réciproques et durables. Durables dans leur réciprocité. C'est là un état suprêmement enviable, chacun le sent ; pourtant, paradoxalement, ils ne suscitent aucune jalousie. Ils ne provoquent aucun sentiment d'exclusion, non plus. Simplement, ils sont. Et, du même coup, tout le reste peut être.

Depuis sa disparition, je ne peux plus supporter que les autres se séparent ; je ne peux même plus supporter l'idée de la séparation.

Ils me regardent comme si j'étais en train d'accomplir des actes riches en enseignements. Tel n'est pas le cas. Je suis en train de crever, c'est tout.

Ceux qui ont peur de mourir ont également peur de vivre.

J'ai peur des autres. Je ne suis pas aimé.

La mort, si malléable.

Week-end prolongé en zone 6

Je tenais des propos concernant les teckels,
À l'époque
Je voulais établir quelque chose d'univoque
(Un nouveau paradigme, un projet essentiel).

Je me sentais rempli de faim philosophique
Entre les herbes
Dans le jardin de mes après-midi pathétiques ;
Le ciel était superbe.

Connaissant de la vie ce qui toujours décline,
Quand tous les chemins mènent à des chambres fermées
(Je ne connaissais pas en moi
Cette affreuse obstination d'être
Fût-ce en dehors de toute joie,
De tout plaisir, de tout bien-être,
Cette imbécile et sourde force
Qui vous pousse à continuer
Alors que chaque instant renforce
L'évidence de diminuer).

Dans la contradiction qui remplit nos matins
Nous respirons, c'est vrai, et le ciel est paisible ;
Mais nous ne croyons plus que la vie soit possible,
Nous n'avons plus vraiment l'impression d'être humains.

L'enfance est terminée, les jeux sont répartis ;
À force d'habitude et de renonciation,
Nous avons étouffé les cris de la passion ;
Nous nous acheminons vers la fin de partie.

La poussière tournoie sur le sol gris, mouvante ;
Un coup de vent surgit et purifie l'espace.
Nous avons voulu vivre, il en reste des traces ;
Nos corps au ralenti sont figés dans l'attente.

Être un petit chien blanc qui court sans se lasser après la même branche,
Ou un vieux prêtre noir qui dit sans pleurnicher la messe du dimanche :
Bref avoir une foi, minuscule ou sublime, un ensemble de gestes
Comme une danse idiote, nous dirons le pas turc, une danse modeste
Qu'on danse sans effort, minime apprentissage, très peu de réflexion :
Atteindre le bonheur immobile et cyclique de la répétition.

J'ai pour seul compagnon un compteur électrique,
Toutes les vingt minutes il émet des bruits secs
Et son fonctionnement précis et mécanique
Me console un p'tit peu de mes récents échecs.

Dans mes jeunes années j'avais un dictaphone
Et j'aimais répéter d'une voix ironique
Des poèmes touchants, sensibles et narcissiques
Dans le cœur rassurant de ses deux microphones.

Adolescent naïf, connaissant peu le monde,
J'aimais à m'entourer de machines parfaites
Dont le mode d'emploi, plein de phrases profondes,
Rendait mon cœur content, ma vie riche et complète.

Jamais la compagnie d'un être humanoïde
N'avait troublé mes nuits ; tout allait pour le mieux
Et je m'organisais la vie d'un petit vieux
Méditatif et doux, gentil mais très lucide.

Où vont tous ces humains sur l'affiche *Top Santé* ?
Les pannes du désir, un produit efficace…
Il faudra bien mourir et puis que tout s'efface
Sur les banquettes bleues, il faudra inventer
De nouveaux paradigmes et de nouvelles races.

Les rails absolus, la présence
Et la station - blanc carrelage
Au métro Boucicaut, la chance
Serait de conclure un mariage.

J'aimerais vivre un moment fort,
Une définition parfaite,
Quelque chose qui dépasse la mort ;
Félix Faure, j'ai mal à la tête.

Voici que les stations défilent,
Je pense à la correspondance ;
La vie est là, presque docile,
J'ai simplement manqué de chance.

En observant tous ces coureurs,
Dont certains sociaux-démocrates,
Je sentais la peine et la peur :
C'est dans la souffrance qu'ils s'éclatent.

En examinant ce Danois
Connu sous le nom de Bjarne Riis,
Je ne pense plus du tout à moi ;
Son visage torturé se plisse

Comme un visage d'être humain
Trouvant son salut dans la peine
Avec ses testicules, ses mains,
Il écrivait l'histoire humaine

Sans réelle beauté, sans joie,
Avec la conscience d'un devoir.
Tout cela s'agitait en moi :
La conscience, la pitié, l'espoir.

À Jacques Le Minor

La bagnole de ton épouse
Te rend soudain très responsable
Tu aimerais chanter le blues,
T'intégrer à une bande minable

Et ta résolution persiste
À travers les années ratées ;
Tu es tout à fait un artiste,
Un romantique, un vieux camé.

Face B

Et puis soudainement tout perd de son attrait
Le monde est toujours là, rempli d'objets variables
D'un intérêt moyen, fugitifs et instables,
Une lumière terne descend du ciel abstrait.

C'est la face B de l'existence,
Sans plaisir et sans vraie souffrance
Autre que celles dues à l'usure,
Toute vie est une sépulture

Tout futur est nécrologique
Il n'y a que le passé qui blesse,
Le temps du rêve et de l'ivresse,
La vie n'a rien d'énigmatique.

Le soir descend, porteur de paix et d'amertume ;
Le sang bat dans les veines au rythme ralenti
De la fin de journée ; les corps sont abrutis,
Demain matin le ciel se couvrira de brume.

Un air calme et cuivré circule entre les corps
Qui se recouvrent d'huile et sourient à la mort,
Programmés dans leurs gènes et dans leurs habitudes ;
Un cerf-volant hésite, ivre de solitude.

Le soir s'immobilise, le cerf-volant retombe ;
L'enfant est devant lui, il contemple la tombe
Dans les bâtons brisés, les restes de voilure,
Dans la parfaite indifférence de la nature.

L'enfant fixe le sol et son âme s'épure ;
Il faudrait un grand vent qui disperse le sable,
L'océan redondant, l'huile et la chair minables ;
Il faudrait un vent fort, un vent inexorable.

Le souffle de la pluie se levait sur la mer
Et le soleil plongeait comme une roue de sang
J'étais seul sur la plage et je serrais les dents,
Sur ma langue flottait un goût un peu amer

Et je me sentais triste parmi les chimpanzés,
Tu avais acheté des boîtes de conserve
Il faut que la nature obéisse et nous serve,
J'étais seul sur la plage et j'étais mal rasé.

Il faut que la nature se conforme à l'humain
Et que l'humain s'achève et devienne rigide
J'ai toujours eu très peur de tomber dans le vide,
J'étais seul dans le vide et j'avais mal aux mains.

La plage a disparu dans un bruit d'entonnoir,
Je me sentais roulé par un flot de terreur
Ma survie prolongée paraissait une erreur,
Le monde est devenu radicalement noir.

Je ne reviendrai pas
Je ne reviendrai plus
Je ne suis pas d'ici,
Le soleil m'abat
Le soleil me tue
Je n'ai pas envie.

La journée est là,
Elle se reproduit
Le danseur s'en va,
Personne ne le suit.

Mémoires d'une bite

J'ai connu bien des aventures,
Des préservatifs usagés
J'ai même visité la nature,
Et je l'ai trouvé mal rangée.

J'ai traversé le Pentothal,
J'ai bu des Tequila Sunrise
Ma vie est un échec total,
I know the moonlight paradise.

Tu te cherches un sex-friend,
Vieille cougar fatiguée
You're approaching the end,
Vieil oiseau mazouté.

Tu te crois séduisante
Avec ta jupe en skaï
Et tu fais la méchante
Comme dans une pub Kookaï.

Les hommes

Les hommes cherchent uniquement à se faire sucer la queue
Autant d'heures dans la journée que possible
Par autant de jolies filles que possible.

En dehors de cela, ils s'intéressent aux problèmes techniques.

Est-ce suffisamment clair ?

Quand on ne bande plus, tout perd peu à peu de son importance ;
Tout devient peu à peu optionnel.
Demeure un vide orné, empuanti de plaies et de souffrances
Qui affligent le corps. Le monde est d'un seul coup plus réel.

(Les nains érubescents surgissent
Dans le trou vert entre les cuisses
Des créatures appelées « femmes » ;
C'est la reproduction du drame.)

Que nous vaut la disparition des prismes ?
Les choses s'organisent et se configurent
Dans leur simplicité latérale

Et ce n'est pas la diversité organique,
Ni les vicissitudes de l'orgasme
Ni la brutalité du spasme
Qui pourront altérer l'achèvement technique.

Fardée comme un poisson naïf
Dans l'aquarium de nos souffrances
Vous marchiez, et j'étais captif
De vos lointaines apparences.

Pauvre fille,
Cheveux plats vilain corps
Travaillant à l'aéroport
Regardant sous la pluie
Les avions décoller.

Petit visage de cochon
Tout aplati par la détresse,
Les seins qui tombent à dix-sept ans
Et la triste pâleur des fesses

(Le système est organisé
Pour la reproduction du même,
Le darwinisme avalisé
Crée la banalité suprême.)

Évidemment, les jeunes filles,
L'intumescence et la promesse,
La rotondité de leurs fesses,
Le calme des grands yeux qui brillent

Et notre bite, incompétente
Qui peine à se régénérer
(Désir d'un destin ouvragé)
La vie du champignon est lente,

Végétative et métastable,
Le champignon meurt sous les dents
Des gastronomes exaspérants,
L'être humain se couche dans le sable.

Le service d'ordre du « Printemps du Livre » de Montaigu était assuré par des lycéennes ;
Au-delà des distinctions habituelles, elles étaient toutes désirables et jolies
Et je méditais, encore une fois, sur le mystère de la jeune fille ;

La jeune fille qui accueille le monde (et les bites) avec confiance
Avant d'être déflorée (pour employer un terme poli) ;
Les jeunes filles, nous en avons réussi quelques-unes en France
(Il y en a aussi de très belles en Italie).

Promesses de bonheur sur deux pattes,
Toutes fières de leurs jeunes organes,
Les jeunes filles servaient du champagne
(Je m'excuse pour cette rime bien plate).

J'étais seul à la plage ; un peu après Cassis.
Dans mon maillot madras extrêmement à la mode,
Je voyais des Allemandes qui enlevaient leur robe ;
Je buvais un pastis.

Supermarché des corps où l'esprit est à vendre,
Et des psychologies se tordent et se dénouent
Sous le soleil. Bronzé, rien ne sert de prétendre
Que vous avez une âme.

Il n'y a pas de chemin au-delà des peaux moites
Qui suent le pur désir d'un destin prévisible ;
Il n'y a pas d'espérance quand lentement s'emboîtent
Les structures de plaisir munies de leur fusible

Qui est la peur. De l'autre. Et de son innocence.
Le soupçon au-delà d'une immobile absence,
De quelque chose enfin qui ressemble à un sens
Au-delà de nos peaux. Fantôme de transcendance.

Quatuor

Un quatuor vient de monter dans le train
(Des Américains, cela s'entend),
Et je me persuade qu'ils entretiennent des relations professionnelles.

Leur conversation, pourtant, abonde en éléments privés,
Ce qui me plonge dans une surprise mêlée d'inquiétude
Car je ne m'imagine pas que ces deux hommes
(Normaux et même, si l'on veut, désirables)

Puissent imaginer de coucher avec ces deux femmes
Replètes et hideuses, satisfaites cependant, et dynamiques,
Inutiles et cependant joyeuses

Et je ne m'imagine à vrai dire pas du tout qu'aucun homme
Puisse avoir envie d'unir sa chair
À ces mystères d'humanité inutile.

Stuttgart-Zürich, 8 avril 2011

À Maud

Une mort délicieuse et douce
Dans un aéroport petit
Ce serait à l'insu de tous
(Ou, pourquoi pas, à Rimini ?)

J'aimais beaucoup le cul des filles
Et je n'ai guère aimé que ça
Dans la nuit, si peu qui scintille,
Si peu de joies, de falbalas.

Hardi ! Les carcinomes opèrent
Leur travail secret et serein,
Ils enlèvent des morceaux de chair
(Il me reste à peu près un rein).

Mets ta langue, un peu, sur ma bite
Avant qu'il n'y ait plus rien du tout.
Promène ta langue. Tu habites
Dans un autre univers que nous.

Les parages du vide

Tres Calle de Sant'Engracia,
Retour dans les parages du vide
Je donnerai mon corps avide
À celle que l'amour gracia.

Au temps des premiers acacias
Un soleil froid, presque livide
Éclairait faiblement Madrid
Lorsque ma vie se dissocia.

HMT

I.

Au fond j'ai toujours su
Que j'atteindrais l'amour
Et que cela serait
Un peu avant ma mort.

J'ai toujours eu confiance,
Je n'ai pas renoncé
Bien avant ta présence,
Tu m'étais annoncée.

Voilà, ce sera toi
Ma présence effective
Je serai dans la joie
De ta peau non fictive

Si douce à la caresse,
Si légère et si fine
Entité non divine,
Animal de tendresse.

II.

Pour moi qui fus roi de Bohême,
Qui fus animal innocent
Désir de vie, rêve insistant,
Démonstration de théorème

Il n'est pas d'énigme essentielle
Je connais le lieu et l'instant
Le point central, absolument,
De la révélation partielle.

Dans la nuit qui dort sans étoiles,
Aux limites de la matière
S'installe un état de prière :
Le second secret s'y dévoile.

III.

Lorsqu'il faudra quitter ce monde
Fais que ce soit en ta présence
Fais qu'en mes ultimes secondes
Je te regarde avec confiance

Tendre animal aux seins troublants
Que je tiens au creux de mes paumes ;
Je ferme les yeux : ton corps blanc
Est la limite du royaume.

IV.

Un matin de grand clair beau temps
Tout rempli de pensées charnelles
Et puis le grand reflux du sang,
La condamnation essentielle ;

La vie qui s'en va en riant
Remplir des entités nouvelles,
La vie n'a pas duré longtemps,
La fin de journée est si belle.

V.

Un téléphone portable
Oublié sur la plage,
La fin inéluctable
D'un amour de passage

Et la mort qui avance
À petits cris plaintifs,
Dansant sa drôle de danse
Sur mon centre émotif,

Qui grimpe dans le lit,
Soulève les couvertures ;
Mon amour aboli,
Pourquoi tout est si dur ?

VI.

Au bout de quelques mois
(Ou de quelques semaines)
Tu t'es lassée de moi,
Toi que j'avais fait reine.

Je connaissais le risque,
En mortel éprouvé ;
Le soleil, comme un disque,
Luit sur ma vie crevée.

VII.

Il n'y a pas d'amour
(Pas vraiment, pas assez)
Nous vivons sans secours,
Nous mourons délaissés.

L'appel à la pitié
Résonne dans le vide
Nos corps sont estropiés,
Mais nos chairs sont avides.

Disparues les promesses
D'un corps adolescent,
Nous entrons en vieillesse
Où rien ne nous attend

Que la mémoire vaine
De nos jours disparus,
Un soubresaut de haine
Et le désespoir nu.

VIII.

Ma vie, ma vie, ma très ancienne,
Mon premier vœu mal refermé
Mon premier amour infirmé
Il a fallu que tu reviennes

Il a fallu que je connaisse
Ce que la vie a de meilleur,
Quand deux corps jouent de leur bonheur
Et sans fin s'unissent et renaissent.

Entré en dépendance entière
Je sais le tremblement de l'être
L'hésitation à disparaître
Le soleil qui frappe en lisière

Et l'amour, où tout est facile,
Où tout est donné dans l'instant.
Il existe, au milieu du temps,
La possibilité d'une île.

Novembre

Je suis venu dans le café au bord du fleuve,
Un peu vieilli un peu blasé
J'ai mal dormi dans un hôtel aux chambres neuves
Je n'ai pas pu me reposer.

Il y a des couples et des enfants qui marchent ensemble
Dans la paix de l'après-midi
Il y a même des jeunes filles qui te ressemblent
Dans les premiers pas de leur vie.

Je te revois dans la lumière,
Dans les caresses du soleil
Tu m'as donné la vie entière
Et ses merveilles.

Je suis venu dans le jardin où tu reposes
Environnée par le silence
Le ciel tombait et le ciel se couvrait de rose,
Et j'ai eu mal de ton absence.

Je sens ta peau contre la mienne,
Je m'en souviens je m'en souviens
Et je voudrais que tout revienne,
Ce serait bien.

Naturalisme existentiel,
Et partage entre les collines.
Incertaine, respire Joséphine ;
Sa peau a la couleur du miel.

Vêtue d'un manteau bleu
(Ciel sur l'esplanade)
Elle paraissait malade,
Le ciel au fond des yeux.

J'aimais ce moment de pudeur
Delphine, où tu ouvrais ton cœur,
Cette pudeur de sentiments
(C'était l'extase, tout simplement).

Nous pourrirons dans l'herbe douce,
Nous nous souviendrons de nos jours
Nos pauvres organes dans la mousse
Revivront ces moments, toujours.

Je le dis, et je n'y crois pas
Car je connais les asticots
Et les vers blancs, *Calliphora*,
Ils ne nous laisseront que les os.

Je le dis, et je n'y crois pas
Mais j'aimerais que ce soit vrai
Ce monde où les gens revivraient
(Chansons d'amour, etc.)

Nous vivrons mon aimée sans aucune ironie,
Et nous achèterons peut-être des canaris
J'aime quand tu vas nue répondre au téléphone,
Il y en a peu qui aiment et très peu qui se donnent.

Au bout de quelques heures le ciel est presque rouge,
Nos regards glissent et meurent et parfois nos corps bougent
Il n'y a plus vraiment de parcours prévisible,
Il se passe des choses totalement indicibles.

Je n'ai jamais été parfaitement lucide,
Je n'aime pas le bruit et j'ai horreur du vide
Le don total de soi est un état furtif,
Incertain ; toutefois, c'est un plaisir très vif

Et la fascination est une vie seconde ;
Il y a une autre vie qui traverse le monde ;
Certains êtres en s'aimant ont fait trembler la terre,
D'autres vont à l'amour comme on va à la mer

Et plus je te connais, plus mon regard est fixe.

Matière inusitée, bloc de présence hostile
Matière répétée dans les corps, dans les villes
Matière destructible, embryon du néant
Potentiel avorté, modalité du vide ;

La nature sortait de son rêve insipide
Et nous délimitions un rêve horizontal
Par le choc répété de nos pas sur les dalles,
La nature souffrait sous un soleil rigide
Et nos regards glissaient sur les reflets du vide.

(Le texte est indéfini, de couleur blanche. Il est une approximation de la mort.)

Il faudrait traverser un univers lyrique
Comme on traverse un corps qu'on a beaucoup aimé
Il faudrait réveiller les puissances opprimées
La soif d'éternité, douteuse et pathétique.

Isolement

Où est-ce que je suis ?
Qui êtes-vous ?
Qu'est-ce que je fais ici ?
Emmenez-moi partout,

Partout mais pas ici,
Faites-moi oublier
Tout ce que j'ai été
Inventez mon passé,
Donnez sens à la nuit.

Inventez le soleil
Et l'aurore apaisée
Non je n'ai pas sommeil,
Je vais vous embrasser
Êtes-vous mon amie ?
Répondez, répondez.

Où est-ce que je suis ?
Il y a du feu partout
Je n'entends plus de bruit,
Je suis peut-être fou.

Il faut que je m'étende
Et que je dorme un peu,
Il faudrait que je tente
De nettoyer mes yeux.

Dites-moi qui je suis
Et regardez mes yeux
Êtes-vous mon amie ?
Me rendrez-vous heureux ?

La nuit n'est pas finie
Et la nuit est en feu
Où est le paradis ?
Où sont passés les dieux ?

La nuit est là, mon bel amour,
Douce et très pure ;
Je vis depuis le point du jour
Une torture.

Ton bracelet luit doucement
Contre ma peau,
Les larmes coulent lentement
De mes yeux clos.

Mon corps souffrant et las se brise
Loin de tes yeux.
Je pense à toi, gentille Lise ;
Je suis heureux.

Plateau

(un moment de cosmologie)

Quand la nuit se découpe en oiseaux ralentis
Que les jours n'offrent plus aucune alternative
Il faut cesser de vivre, sans retard et sans bruit
Le néant nous propose une paix relative

À moins d'imaginer que nous allons revivre
Revivre sans conscience, que nos atomes idiots
Répétitifs et ronds comme des billes de loto
Vont se recombiner comme les pages d'un livre

Écrit par un salaud
Et lu par des crétins.

« Tôt levé, Adam soupirait, nostalgique. »

Au premier abord, ce fragment de journal évoque évidemment le paradis perdu, l'Eden ; contremaître dans une fabrique de cirage, Adam pouvait certes ressentir la malédiction biblique avec une acuité particulière.

Ah, oui, vivre nus, sans chaussures et sans cirage !
Vers sept heures du matin Adam avait la rage.
Ou vivre en escarpins vernis :
Casino, calme et bikinis.

Peut-on avoir la nostalgie de ce qu'on n'a jamais connu ? Sans doute, à condition d'être équipé d'un téléviseur. La publicité Volvic déchirait le cœur d'Adam. Ces volcans éteints, ces forêts, ces sources… Tout cela était si différent de la retraite probable qui l'attendait, dans un asile de vieillards de Garges-lès-Gonesse, exposé à la méchanceté gratuite des délinquants juvéniles.

Adam observait son teckel
Comme Marie l'ange Gabriel.

Un Adam sans Ève, ce n'est pas grand-chose,
Soupirait Adam devant l'émission érotique de TF1.
Il aurait dû se marier, avoir des gosses ou quelque chose ;
Les chiens ont beau être gentils, un chien reste un chien.

Un alligator a dévoré trois touristes autrichiennes
Quelque part en Floride
Le jour de la fête de l'Indépendance ;
Le gouverneur de l'état a donné des consignes de prudence ;
Dans les motels, on écarte prudemment les persiennes
Le tourisme a horreur du vide.

À l'heure où se replient les derniers noctambules
Je prendrai un taxi pour CDG T1,
Mes vacances d'hiver seront le préambule
À la raréfaction d'un corps inopportun.

Nu, immobile et blanc sous le soleil torride,
Je verrai les natifs me fixer, pleins de haine ;
Je pêcherai le soir de gras poissons livides,
Et puis je rentrerai dans ma chambre malsaine.

Mon hôtel sera gris et rempli de cafards
Dont je m'amuserai à éclater l'écorce ;
Je presserai l'index, avec souplesse et force,
Contre leur dos bombé, luisant et presque noir.

Lisez la presse belge !

Les morts sont habillés en bleu
Et les Bleus habillés en morts
Toujours un endroit où il pleut,
Pas de vie au-delà des corps.

Tuer des êtres humains par jeu ?
Retrouver le sens du remords ?
Aucune raison d'être heureux,
La répartition des efforts

Sous le sol livide et nerveux
La présence indexée des morts
Les chairs oppressées, le vent vieux,
La nuit qui n'aura pas d'aurore.

Atteindre la Creuse

Un best-of d'arbres remarquables
Et les couples en fin de soirée
(En fin de vie, peut-on le dire ?)

Au loin, la magnificence des tilleuls
Dans le soir de juin
Et l'étrange ambiance sexuelle
Entretenue par les serveuses du château Cazine
(Il faut en finir avec les écureuils !)

Un couple a disparu,
« Ils sont probablement morts entre le fromage et le dessert. »

La « crème brûlée » est au menu
Et nous sommes loin de la loi de Jésus.

Le spectacle assez dégoûtant
De ces deux cadavres à lunettes
Nous aurait fait grincer des dents
Si nous avions été honnêtes.

Quelques îlots d'humanité,
Et l'avion circule dans la nuit
(Je n'avais rien à reprocher
À l'ameublement de l'hôtel.)

Le bloc énuméré
De l'œil qui se referme
Dans l'espace écrasé
Contient le dernier terme.

La grâce immobile,
Sensiblement écrasante,
Qui découle du passage des civilisations
N'a pas la mort pour corollaire.

Exister, percevoir

Exister, percevoir,
Être une sorte de résidu perceptif (si l'on peut dire)
Dans la salle d'embarquement du terminal Roissy 2D,
Attendant le vol à destination d'Alicante
Où ma vie se poursuivra
Pendant quelques années encore
En compagnie de mon petit chien
Et des joies (de plus en plus brèves)
Et de l'augmentation régulière des souffrances
En ces années qui précèdent immédiatement la mort.

L'univers a la forme d'un demi-cercle
Qui se déplace régulièrement
En direction du vide.

(Les rochers n'y sont plus insultés
Par la lente invasion des plantes.)

Sous le ciel de valeur « uniforme »,
À équidistance parfaite de la nuit,
Tout s'immobilise.

Un végétal d'abolition
Rampait lourdement sur la pierre
(Unanimement, la prière
Résumait les dérélictions.)

Avril était, pari tenu,
Comme un orgasme apprivoisé,
Un parcours en pays boisé
Dont nul n'est jamais revenu.

Les fantômes avaient lieu de leurs mains délétères,
Recouvrant peu à peu la surface de la Terre
Les souvenirs glissaient dans les yeux mal crevés
Qui traversaient la nuit, fantassins énervés.

Les sapins sont pour les serpents
Et les autoroutes pour l'homme.

Le monde est plat, interminable ;
Vient un envol de cormorans.

Un instant large, hostile, où tout s'agite et bouge ;
Sur les balcons du ciel se tord une nuit rouge,
Soutien-gorge du vide, lingerie du néant
Où sont les corps en vie qui s'agitaient dedans ?

Ils sont partis vaquer dans des prairies malsaines
Dans des trous remplis d'eau, encerclés de fougères
Et la nuit est tombée, doucement, sur la plaine
Le ciel ne se souvient, ni la nuit, ni l'hiver.

Le maître énamouré en un défi fictif
N'affirme ni ne nie en son centre invisible
Il signifie, rendant tous les futurs possibles
Il établit, permet un destin positif.

Ressens dans tes organes la vie de la lumière !
Respire avec prudence, avec délectation
La voie médiane est là, complément de l'action,
C'est le fantôme inscrit au cœur de la matière

Et c'est l'intersection des multiples émotifs
Dans un noyau de vide indicible et bleuté
C'est l'hommage rendu à l'absolue clarté
La racine de l'amour, le cœur aperceptif.

Fin